

# *Les œuvres de Dieu*

*Dieu, dans sa sagesse profonde,*

*A-t-il tout créé par sa voix,*

*Ou si le hasard seul au monde*

*Impose aveuglement ses lois ?*

*Pour te délivrer de ce doute,*

*Homme, vers la céleste voûte*

*Élève un moment tes regards;*

*Parcours ce magnifique livre :*

*Le nom du Dieu qui te fait vivre*

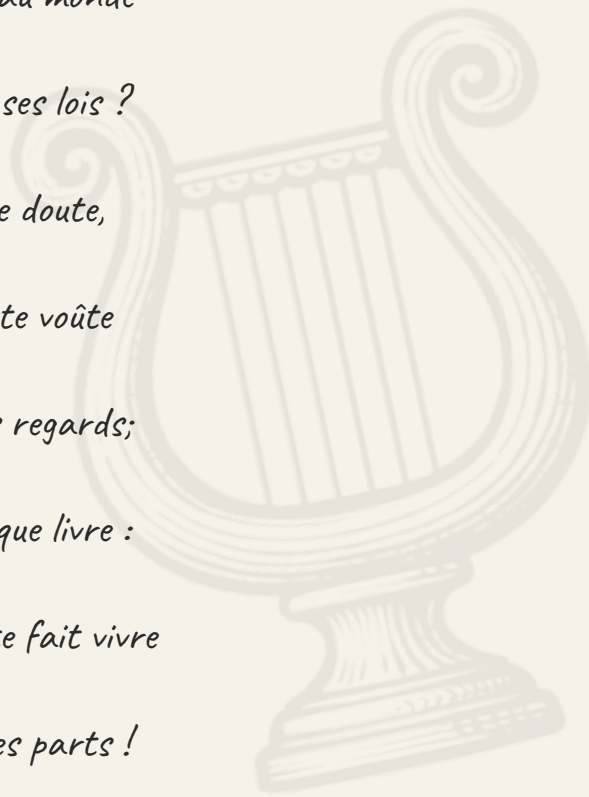
*Y resplendit de toutes parts !*

*Il a bâti cette coupole*

*Dont lui seul sait la profondeur,*

*Pour être à jamais le symbole*

*De son immortelle grandeur.*



*Comme un incomparable peintre,*

*Des airs il colore le cintre*

*Pour le seul plaisir de tes yeux.*

*Et, pour tempérer la nuit sombre,*

*Il a peuplé d'astres sans nombre*

*L'abîme illimité des cieux !*

*Soumis à la main qui les lance*

*Comme des vaisseaux sur la mer,*

*Vois-les traverser en silence*

*Les solitudes de l'éther.*

*Vois le grand dieu qui nous anime,*

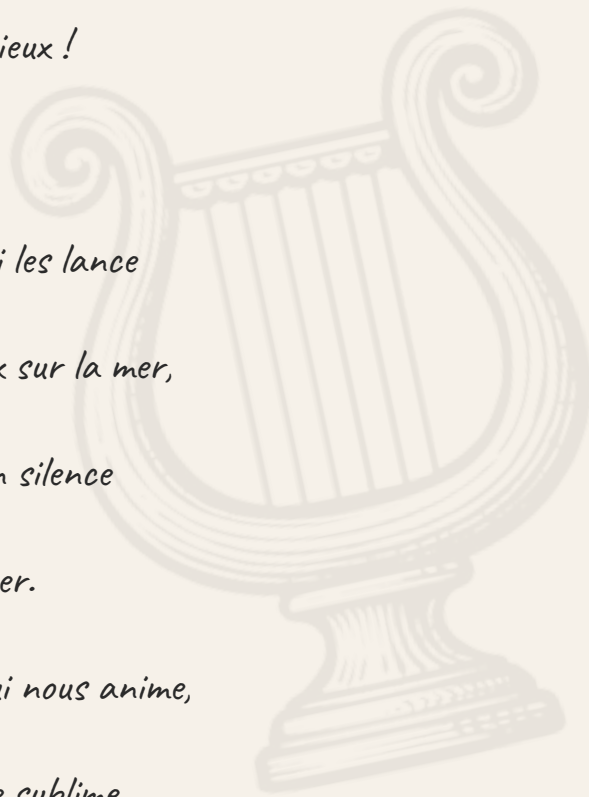
*Comme une poussière sublime,*

*Semer, dans les champs azures,*

*Ces étincelles vagabondes,*

*Ces points brillants qui sont des mondes*

*Marchant à pas de mesures !*



*Vois ce soleil qui sur ta tête*

*Décoche au loin ses flèches d'or,*

*Qui, des cieux franchissant le faite,*

*Semble orgueilleux de son essor.*

*Chaque jour l'aurore l'annonce ;*

*La nuit disparaît et s'enfonce*

*Dans les profondeurs des enfers,*

*Et l'orbe enflamme qui rayonne*

*Verse les feux de sa couronne*

*Jusqu'aux confins de l'univers.*

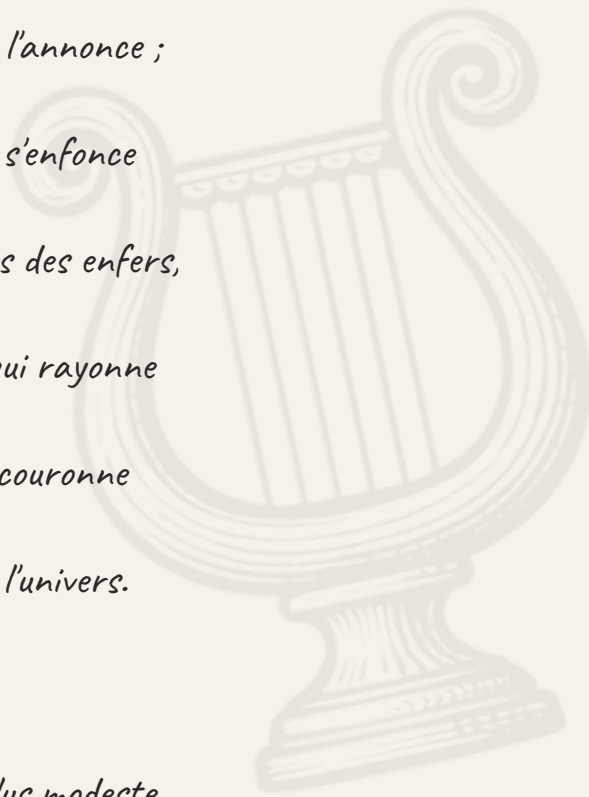
*Vois la lune, astre plus modeste,*

*Qui, quand le monde est endormi,*

*Paraît dans l'enceinte céleste*

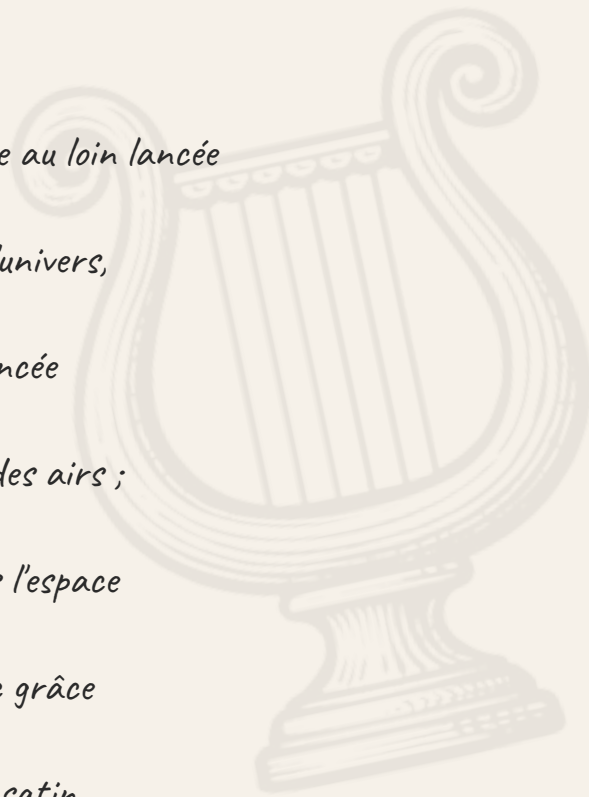
*Qu'elle n'éclaire qu'à demi.*

*Douce et timide souveraine,*



Sa présence affaiblit à peine  
L'éclat des constellations,  
Et son auréole blanchâtre,  
Comme un feu cache dans l'albâtre,  
Eprend de suaves rayons.

Vois, quand la foudre au loin lancée  
Vient d'épouvanter l'univers,  
D'Iris l'écharpe nuancée  
Se dérouler au sein des airs ;  
Vois les nuages dans l'espace  
Tantôt ondoyer avec grâce  
En longues zones de satin,  
Tantôt, montagnes gigantesques,  
Teindre leurs cimes pittoresques  
Des reflets pourpres du matin.



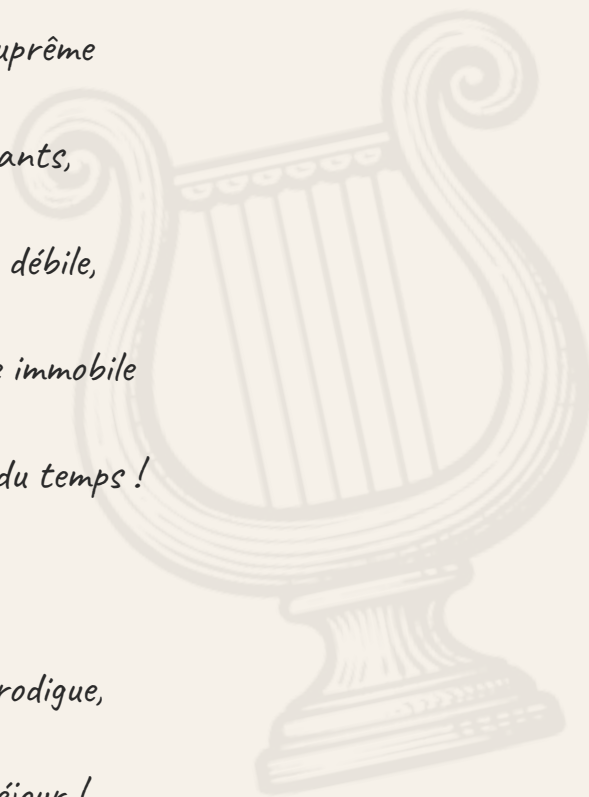
*Si tu redescends sur ce globe  
Qui te fut donne pour palais,  
Le Dieu qu'un voile te dérobe  
S'y montre encore dans ses bienfaits.*

*Partout de ce maître qui t'aime*

*Tu lis la puissance suprême  
En caractères éclatants,  
Et, si ton œil n'était débile,  
Tu verrais son trône immobile  
Sur le grand rivage du temps !*

*Que de richesses il prodigue,  
Afin d'embellir ton séjour !*

*Sa bonté, que rien ne fatigue,  
Les renouvelle chaque jour :  
C'est lui qui sème la verdure,  
Qui donne aux forêts leur parure,*



*Qui des champs compose l'email ;*

*C'est lui qui gouverne les ondes,*

*Et dans leurs cavités profondes*

*Fait germer l'ambre et le corail.*

*Dieu seul féconde les entrailles*

*Des monts où filtrent les métaux ;*

*Dieu seul argente les écailles*

*Du poisson caché sous les eaux.*

*Quel autre eût dit à la baleine :*

*« Ces mers, qu'ébranle mon haleine,*

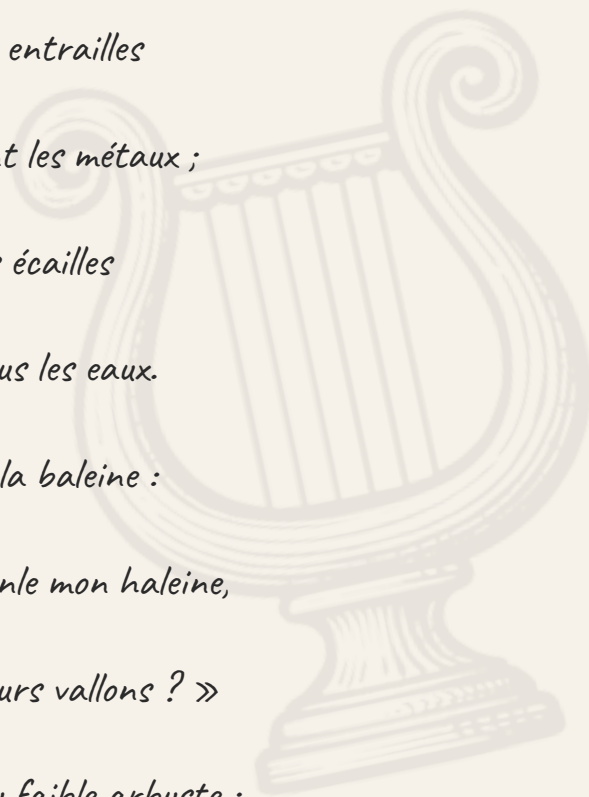
*Te rouleront dans leurs vallons ? »*

*Quel autre eût dit au faible arbuste :*

*« Je veux qu'un jour ton front robuste*

*Brise l'effort des aquilons ? »*

*Il ceint la panthère qui rôde*



*De son vêtement somptueux ;*

*Il teint du vert de l'émeraude*

*Le corps du boa monstrueux.*

*Reconnais sa brillante image*

*Dans le cygne au neigeux plumage,*

*Dans l'aigle au regard plein d'orgueil,*

*Dans la forme du faon timide,*

*Dans les crins du coursier numide,*

*Dans les pas légers du chevreuil !*

*Sur la terre où tu te promènes,*

*Et dont il t'a créé le roi,*

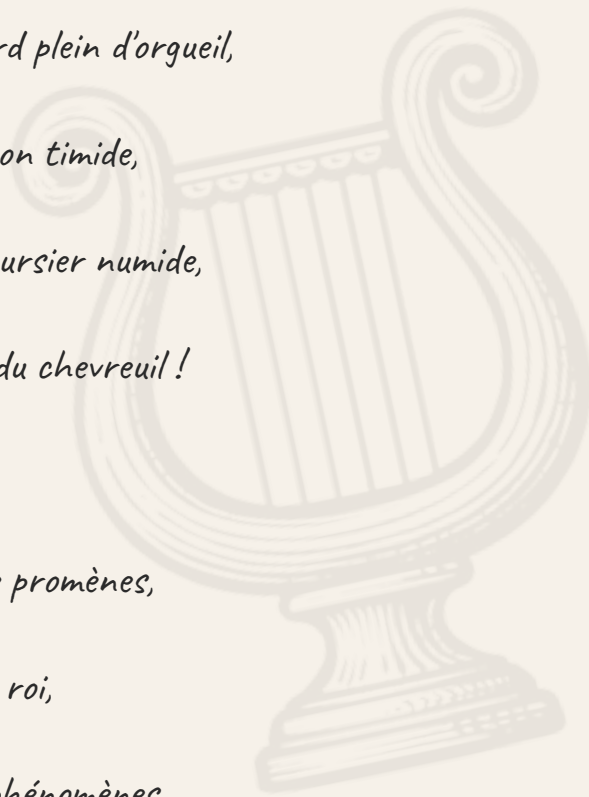
*Les plus imposants phénomènes*

*Se reproduisent devant toi ;*

*Jusque sous la zone polaire*

*Il éternise la colère*

*De ces volcans majestueux,*



*Minés par des fleuves de soufre*

*Qui des flancs haletants du gouffre*

*Sortent à bonds impétueux !*

*Quel spectacle plus grandiose*

*Que ces inaccessibles monts,*

*Où l'hiver engourdi repose*

*Sur une couche de glaçons ;*

*Qui, de forêts primordiales,*

*De vieilles roches colossales*

*Environnés de toutes parts,*

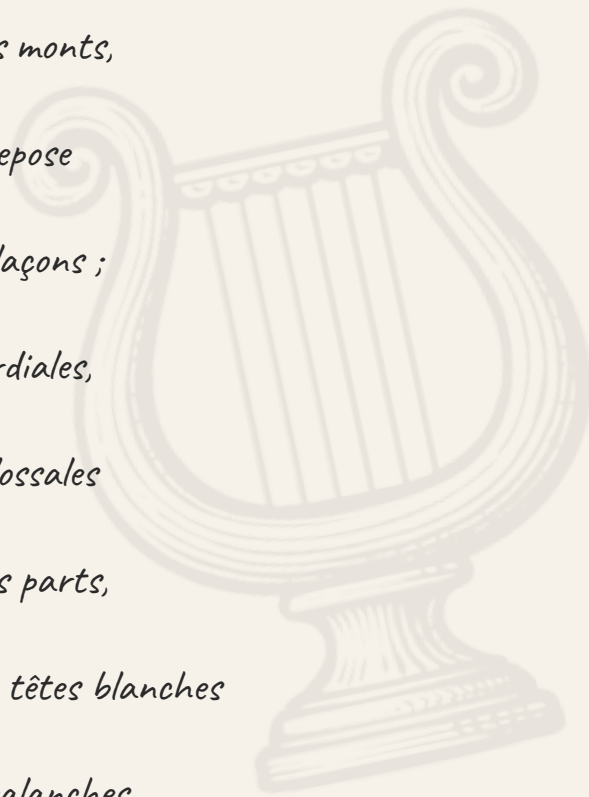
*Portent au ciel leurs têtes blanches*

*Où se forment les avalanches*

*Derrière un rideau de brouillards ?*

*Quel coup d'œil plus beau, plus sublime,*

*Que les fureurs des océans,*



*Quand le regard plonge et s'abîme*

*Dans leurs précipices béants ;*

*Quand l'ouragan rugit sur l'onde,*

*Que la voix du tonnerre gronde,*

*Et qu'à la lueur de l'éclair*

*Les vents, dans leurs bruyantes luttés,*

*Roulent en liquides volutes*

*Les flots verdâtres de la mer ?*

*Mais près de ces tableaux terribles*

*Veux-tu des tableaux gracieux ?*

*Des objets presque imperceptibles*

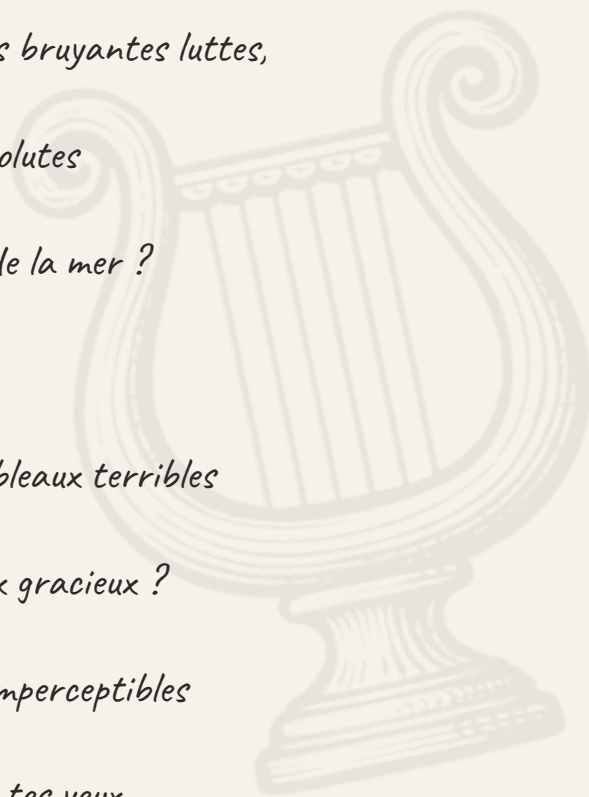
*Feront le charme de tes yeux.*

*La main qui pesa la matière*

*Dans les flancs d'un grain de poussière*

*Prépare au ciron son abri ;*

*La main qui dore les planètes*



*Couvre d'éclatantes paillettes*

*Le corps du frêle colibri.*

*Admire la délicatesse*

*Du ver luisant et de la fleur,*

*Aussi beaux dans leur petitesse*

*Que le soleil dans sa grandeur !*

*Regarde sur la rose humide*

*Dormir la verte cantharide*

*Qui réfléchit les feux du jour,*

*Ou suis de corolle en corolle*

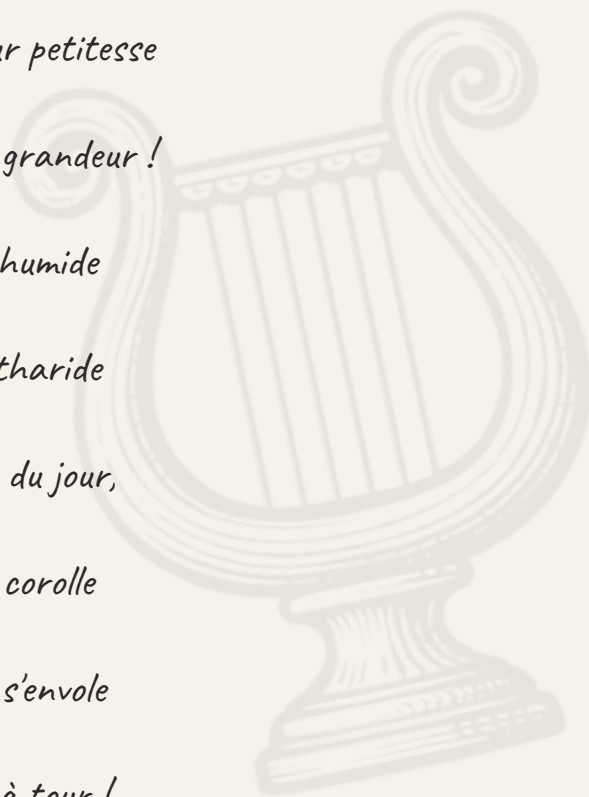
*L'abeille errante qui s'envole*

*Et qui s'arrête tour à tour !*

*Pose sur la feuille embaumée*

*Que peint un riche vermillon,*

*Comme une escarboucle animée,*



*Frémit le Léger papillon.*

*De quel éclat brille son aile !*

*Le rubis enflamme s'y mêle*

*Au bleu transparent du saphir,*

*Et l'on croit voir, quand il voltige,*

*La fleur, abandonnant sa tige,*

*Flotter au souffle du zéphyr !*

*Ainsi l'éternel architecte,*

*Qui des cieux créa le géant,*

*Daigne encore animer l'insecte*

*Sur les frontières du néant !*

*Atomes vivants et sensibles,*

*Des milliers d'êtres invisibles*

*Sont répandus sous le gazon,*

*Et le brin d'herbe qu'il habite*

*Est comme un monde sans limite*



*Pour l'éphémère puceron.*

*Ici, dans un tombeau de soie,*

*Le ver se transforme en oiseau ;*

*Là, pour envelopper sa proie,*

*L'araignée ourdit son réseau ;*

*Plus loin, la fourmi ménagère,*

*Qu'une abondance passagère*

*N'aveugle point sur l'avenir,*

*Avec ardeur emmagasine*

*L'épi que la bonté divine*

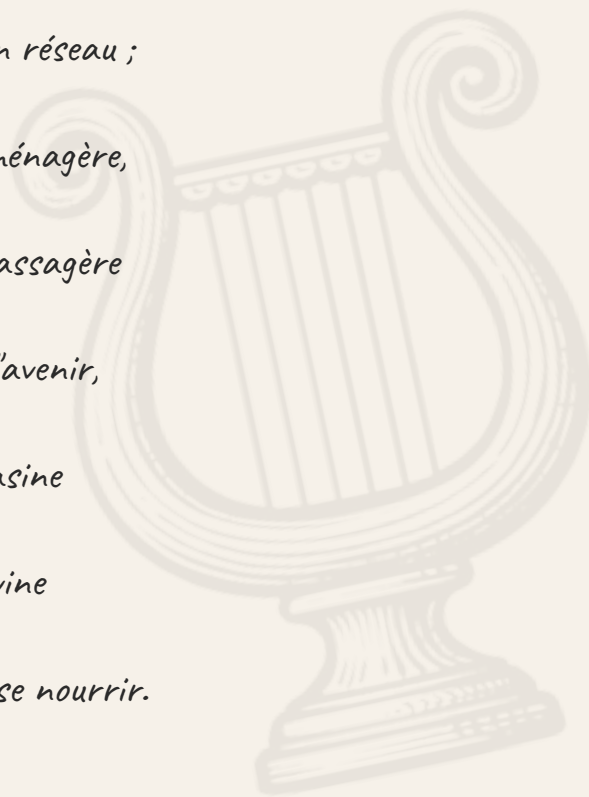
*Lui mit à part pour se nourrir.*

*Oui, depuis l'astre au front superbe,*

*Roi lumineux du firmament,*

*Jusqu'à l'insecte qui sous l'herbe*

*Trouve le gîte et l'aliment,*



*Tout révèle à l'être qui pense*

*Une suprême intelligence,*

*Un invisible bienfaiteur,*

*Dont les mains, ornant la nature,*

*Sur elle épanchent sans mesure*

*La poésie et le bonheur.*

*Amédée Pommier (1803-1877)*

